

Jean-Louis Kuffer

Les Passions
partagées

Lectures du monde
(1973-1992)

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



CET OUVRAGE EST PUBLIÉ AVEC LE SOUTIEN
DE LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES AFFAIRES CULTURELLES
ET DU SERVICE DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

« LES PASSIONS PARTAGÉES »,
CENT QUARANTIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN
MISE EN PAGES: BERNARD CAMPICHE
COUVERTURE: CARNETS DE JEAN-LOUIS KUFFER,
PHOTOGRAPHIÉS PAR LAURENT COCHET
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR: HORST TAPPE, MONTREUX
PHOTOGRAVURE: BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE: IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-139-1
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*En mémoire de ma mère
et pour ma bonne amie*

*Pourquoi lisons-nous, sinon dans
l'espoir d'une beauté mise à nu, d'une
vie plus dense et d'un coup de sonde
dans son mystère le plus profond ?*

ANNIE DILLARD

*Et toute lecture – même entreprise
pour les motifs les plus bas – nous fait
pénétrer dans le cabinet secret où l'hu-
manité nous entretient à voix basse du
sort qui lui est fait sous le soleil.*

JOHN COWPER POWYS

L'aventure de lire

En mémoire de Borel le Saint Lecteur

« Laissez venir l'immensité des choses. »

C. F. RAMUZ

C'EST une belle histoire que de lire, qui nous fait recevoir le monde et le partager, comme ce livre voudrait le dire en suggérant aussi que lire et relire vont de pair, autant que lire et respirer, autant que lire et voyager autour de sa chambre et du monde, autant que lire et écrire afin de se donner en partage.

On peut y voir une fuite et tout l'opposé : la découverte de ce qu'on est ici et maintenant, comme les mots de *Vol à voile*, de Blaise Cendrars, à l'adolescence, m'ont révélé que le voyage est d'abord l'appel à la partance d'une simple phrase. Je lisais : « le thé des caravanes existe », et le monde existait, et j'existais dans le monde. Ou je lisais : « Il y a dans l'intérieur de la Chine quelques dizaines de gros marchands, des espèces de princes nomades », et déjà j'étais parti sur ce tapis volant qu'est le livre, déjà je me trouvais dans cet *état chantant* que signale à mes yeux cette espèce d'aura que font les êtres quand ils diffusent, et les livres qui sont des êtres.

Pour moi, la frontière fut toujours imperceptible entre les livres et la vie dès lors qu'une présence se manifestait par le seul déchiffrement des lettres inscrites sur une page, et j'entrais dans une forêt, j'étais sur la route d'Irkoutsk avec Michel Strogoff, soudain la chanson de ce vieux babineux éthylique de Verlaine tirait de mes yeux d'adolescent de treize ans des larmes toutes pures, ou j'avais seize ans sur les arêtes d'Ailefroide et je prenais chez *Alexis Zorba* des leçons de vie.

Je fuyais, évidemment que je fuyais, je fuyais le cercle trop étroit de mon petit quartier de nains de jardin : un jour, j'avais commencé de lire, trouvé parmi les livres de la maison de l'employé modèle que figurait mon père, ce gros bouquin broché dépenaillé paru chez Marguerat et dont le titre, *La Toile et le roc*, me semblait ne vouloir rien dire et m'attirait de ce fait même, et pour la première fois, à seize ans et des poussières, je m'étais trouvé comme électrisé par la prose de ce Thomas Wolfe dont j'ignorais tout, le temps de rebondir à la vitesse des mots dans les câbles sous-marins destination New York où grouillaient le vrai monde et la vraie vie, et peu après ce fut dans la foulée de *Moravagine* que je m'en fus en Russie révolutionnaire.

Je ne sentais autour de moi que prudence et qu'économie alors que les mots crépitaient en noires étincelles sur le mauvais papier du divin Livre de poche : « Vivre, c'est être différent, me révélait le monstre ravissant, je suis le pavillon acoustique de l'univers condensé dans ma ruelle. » Je lisais en marchant : « Au commencement était le rythme et le rythme s'est fait chair. » Mes camarades raillaient le papivore et moi je les narguais de la place Rouge où je venais de débarquer : « Moscou est belle comme une sainte napolitaine. Un ciel céruléen reflète, mire, biseaute les mille et mille tours, clochers, campaniles qui se dressent, s'étirent, se cabrent ou, retombant lourdement, s'évasent, se bulbent comme

des stalactites polychromes dans un bouillonnement, un vermicellement de lumière ». J'allais par les allées des bibliothèques, mais bientôt m'écœuraient l'odeur de colle blanche et la poussière en suspension, et m'impatientaient les gestes lents des gardiennes du Temple à chignons serrés, aussi me carapatais-je par les chemins de traverse des grands bois de l'arrière-pays ou le long du lac aux eaux transies, à travers les prairies et sur les chemins de crête de ma préférence d'atavique coursier des hauts.

Des années et des siècles d'enfance avant nos parcours d'arêtes j'avais découvert que le mot est un oiseau qui tantôt se morfond dans sa cage et tantôt envoie ses trilles au carreau de ciel bleu. Par les mots reçus en partage j'avais nommé les choses – et de les nommer m'avait investi de pouvoirs secrets dont je n'avais aucune idée mais que chaque nouveau mot étendait –, et leur ombre portée. Je prononçais le mot *clairière* et c'était évoquer aussitôt son enceinte de ténèbres – sans m'en douter je tenais déjà dans ma balance le poids et le chant du monde.

Chaque mot définissait la chose, et la jugeait à la fois. De cela non plus on n'est guère conscient durant les années et les siècles que durent nos enfances, ni de ce que signifie le fait de déchiffrer un mot pour la première fois, puis de l'écrire. Plus tard seulement viendrait la conscience et la griserie plus ou moins vaine de tous les pouvoirs investis par le mot, mais la magie des mots relève de notre nuit des temps comme, tant d'années après, je le découvrirais dans l'insondable *Kotik Letaiev* d'André Biély.

« Les traces des mots sont pour moi des souvenirs », nous souffle-t-il en scrutant le labyrinthe vertigineux de sa mémoire. Avant de signifier les mots étaient rumeurs de rumeurs et sensations de sensations affleurant cette mémoire d'avant la mémoire, mais comment ne pas constater l'insuffisance aussi des mots à la lecture du monde ?

Lire serait alors vivre cent fois et de mille façons diverses, comme le conteur de partout vit cent et mille fois à psalmodier sous l'Arbre, et cent et mille fois Rembrandt à se relire au miroir et se répéter autrement, cent et mille l'aveugle murmurant ce qu'il voit à l'écoute du vent et cent autres et mille fois un chacun qui admire, s'étonne, adhère ou s'indigne, s'illusionne ou découvre qu'on l'abuse, s'immerge tout un été dans un romanfleuve ou s'éloigne de tout écrit pour ne plus lire que dans les arbres et les étoiles, ou les plans de génie civil ou les dessins d'enfants, étant entendu que ne plus lire du tout ne se conçoit pas plus que ne plus respirer, et qu'il en va de toute page comme de toute chair.

Bien avant Cendrars déjà je savais que l'esprit du conte est une magie et plus encore : une façon d'accommoder le monde. Seul sur l'île déserte d'un carré de peau de mouton jeté sur l'océan du gazon familial, j'ai fait vers dix ans cette même expérience du jeune Samuel Belet de Ramuz, amené aux livres par un Monsieur Loup et qui raconte non sans candeur à propos du *Robinson suisse* : « Je me passionnai surtout pour quand le boa mange l'âne. »

Lorsque le Livre affirme, par la voix de Jean l'évangéliste poète, que le verbe s'est fait chair, je l'entends bien ainsi : que le mot se caresse et se mange, et que toute phrase vivante se dévore, et que du mot *cannibale* au mot *hostie* on a parcouru tout le chemin d'humanité comme en substituant à la pyramide des crânes de Tamerlan celle de gros blocs taillée au ciseau fin des tombeaux égyptiens.

Ce chemin d'humanité serpente entre ces pages aussi, du pas tantôt hésitant et tantôt plus décidé d'un incorrigible *irrégulier* jamais à l'aise sous aucune discipline d'aucune école, n'ayant à produire que le Doctorat de l'Université buissonnière des littératures. Le seul fait d'entendre, par manière d'accueil à la Faculté des lettres de Lausanne, et de la voix grise du Mandarin de l'époque à longue figure blafarde de calviniste, qu'en ces

lieux ne se pratiquerait jamais l'amour de la chose littéraire mais la seule Analyse Scientifique des Structures, suffit à me renvoyer aux sous-bois et aux rivages de mon industrielle paresse, momentanément flattée aussi par l'esprit frondeur de Mai 1968. Les aphorismes obscurs et sensuels de René Char, autant que les proses transgressives de Jean Genet, les essais libertaires de Marcuse et la haute éthique érudite non alignée de Walter Benjamin me tinrent alors lieu d'enseignement vif, tandis que je m'adonnais à outrance à l'exercice plus stérile de la lecture dite *par l'aisselle*. Porter sous son bras tel ou tel volume vert sale des *Œuvres complètes* de Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, serrer de la même façon *Das Kapital* de Marx en v.o. ou les dernières livraisons de la revue *L'Homme et la société*, transbahuter ainsi, de librairies en bars, sans les ouvrir mais en absorbant leur substance comme par osmose, ces sommes théoriques fut quelque temps ma façon révolutionnaire de lire, jusqu'au jour où, las de feindre et retrouvant, en d'autres lieux, le plaisir partagé d'explorer les travées de bibliothèques, je flambai tout à coup à la découverte du psalmiste libérateur que devait figurer à mes yeux Charles-Albert Cingria, dont les mots et les phrases me semblaient peints à la feuille d'or sur fond de parchemin ceint d'azur : « L'écriture est un art d'oiseleur et les mots sont en cage, avec des ouvertures sur l'infini. » En ma vieille vingtaine qui me pesait tant aux épaules, les yeux cernés par le chagrin du monde et la délectation morose, lire Cingria m'a rendu la fraîcheur.

Mon premier papier de critique littéraire, publié dans *La Tribune de Lausanne* en 1969, était consacré au roman de Michel Bernard intitulé *Les Courtisanes*, constituant une rêverie romanesque à partir du fameux tableau éponyme de Carpaccio. Je me souviens que ce premier article m'a coûté des semaines de travail, mais il m'apparaît, à trente-cinq ans d'intervalle, que mon jugement serait le même aujourd'hui, à ceci près que je

le formulerais avec plus de simplicité. N'empêche que je sens là-dedans un « noyau » critique qui n'a guère varié. Ce noyau est mon centre assurément, mais souvent je m'en suis éloigné pour des travaux mercenaires qui ne me demandaient guère qu'une habileté, et c'est en somme tout ce qui distingue le journaliste de l'écrivain, le premier ne faisant qu'exercer une technique apprise tandis que l'autre puise en lui-même, et dans la langue travaillée au corps, une substance dont la transposition est à tout coup imprévisible et aléatoire.

Durant mes vingt premières années de travail, mes activités mercenaires m'auront occupé beaucoup plus que mes écrits, alors même que la lecture demeurait, dans les grandes largeurs, la base essentielle de tout ce que je faisais. S'il m'est arrivé de toucher à tout dans mes articles, la ligne de fond de mon activité ne s'est jamais écartée d'une certaine lecture du monde, et toutes mes expériences accumulées en matière de critique littéraire, de reportages, d'entretiens de toute sorte, de chroniques théâtrales ou d'éditoriaux ont contribué à enrichir mon expérience et donner à ma gouverne personnelle plus de vigueur. Si je me suis passablement dispersé à certaines périodes, rien n'a été perdu dans la mesure où je n'ai cessé de pratiquer l'exercice de la note, pour moi fondamental. D'aucuns prétendent que noter une idée ou une observation les tue. Or, c'est tout le contraire que je pense et continue d'expérimenter : je note donc je suis.

Loin cependant de constituer le *réchauffé* de notes de lectures antérieures, et moins encore un recueil d'articles déjà parus, ce livre, dont le mouvement profond est bel et bien de reprise, se veut retour aux sources, et donc à ce que Peter Handke disait « l'heure de la sensation vraie ».

« Il nous faut relire plus que lire », affirmait ce druide des bibliothèques que fut John Cowper Powys, et c'est dans le faisceau de regards croisés de tous mes âges et de tous les âges du lecteur que je voudrais situer

Les Passions partagées, dans ce même mouvement de res-saisie qui fait noter à Samuel Belet, le personnage de Ramuz, au moment de se raconter, que « ce qui n'a pas assez été vécu est revécu », et le passé ressuscite dans un nouveau présent « car tout est confondu, la distance en allée et le temps supprimé. Il n'y a plus ni mort ni vie. Il n'y a plus que cette grande image du monde dans quoi tout est contenu ».

On est longtemps seul quand on lit, mais un lecteur n'est jamais seul. Avec Borel que je n'aurai jamais rencontré, j'ai vérifié la beauté de ce bonheur qui très tôt s'est doublé par élan de partage, peut-être pour la première fois après avoir lu *Vipère au poing* de Bazin à quatorze ans et n'ayant de cesse de le faire lire ensuite à quelque compère du moment, tant ma rage et ma révolte appelaient une connivence. Si j'ai fui les séminaires académiques autant, ensuite, que les cercles et les sectes à doctrines, c'est au fil de l'amitié qu'il m'a été donné de découvrir, par celui-ci, l'ardente effusion des romans d'Audiberti ou ce tendre frère triste que m'est devenu Henri Calet, par celui-là et cet autre de revenir à Thomas Wolfe ou à Dino Buzzati, et Faulkner et Nabokov, le merle Léautaud et Paul Bowles le serpent, Bukowski le Schubert de l'ordure ou Carver le Tchekhov américain, et Tchekhov et Tolstoïevski pour faire bonne démesure, avec en queue de comète, en landau de vieux Baby métaphysique, le jean-foutre de ma préférence que représente la figure de l'adorable Oblomov. Ainsi donc, à l'instar du Saint Lecteur dont on m'avait parlé, m'étais-je déjà fait un bout de légende dorée selon l'époque, dont quelques amis, vivant à Lausanne ou y passant comme y avaient passé Jean-Jacques et Charles-Albert, constituaient le noyau vivant.

Borel était mort la sèche au bec. Borel était mort un livre à la main. Borel était mort auréolé de pollen de livres et de fumée de gauloises.

Je connaissais Dimitri depuis peu, tout au début des années 70, lorsqu'il me parla de Borel. Il en allait comme d'un secret transmis. Avec nul autre ami jamais je n'aurai partagé la passion de lire autant qu'avec Vladimir Dimitrijevic, alias Dimitri, mais c'est, plus que de nous ou de quelques autres : de Borel que je voudrais ici peindre l'icône – ce Borel dont je n'ai jamais vu le visage, pas plus que celui de Dieu.

Borel était libraire, je crois, à Neuchâtel, ou professeur de lettres ou correcteur d'imprimerie, bibliothécaire ou peut-être taxidermiste ou doreur à la feuille, je ne sais plus bien, pas plus que je ne sais s'il avait un autre foyer que la Brasserie du théâtre où tous les midis et tous les soirs il siégeait à la même table. Simplement je vois cela que le temps s'arrêtait lorsque Borel, assis à sa table de café, dans la rumeur de fourchettes de midi ou dans les volutes de cigare du soir, allumait sa gauloise, ouvrait son livre du moment et s'accrochait aux pattes des oies de Nils Holgersson pour gagner un autre ciel. Tous les matins de la même époque, vers 1973 où commence ce livre, dans la salle d'attente aux murs chaulés de la gare de Bals en Olténie roumaine, un petit garçon farouche s'envolait de la même façon, et ce fut celle aussi de dame Flannery O'Connor la stigmatisée au milieu des trente-trois paons de sa basse-cour de Milledgeville – et partout dans le monde se répète à l'infini ce rite sacré d'ouvrir un livre que résumait le geste de midi ou du soir de Borel le Saint Lecteur à la Brasserie du théâtre de Neuchâtel.

On voit de même, au café Braünerhof de Vienne, Thomas Bernhard se plonger dans la lecture de la *Neue Zürcher Zeitung* relatant le scandale qu'il vient de provoquer avec son dernier livre ou, penché comme un scribe chinois sur la nappe blanche du café genevois où il travaille tous les après-midi, Georges Haldas lire et relire telle parole de tel Évangile; et l'enfant Isaac Bashevis Singer baise le livre qu'il vient de laisser choir et lui demande pardon ainsi que le lui ont enseigné ses pères;

et Jorge Luis Borges reçoit l'adolescent Alberto venu lui faire la lecture, et l'enfant partage avec le vieil aveugle cet inépuisable trésor...

« Un homme peut réussir dans la vie sans avoir jamais feuilleté un livre, écrit encore John Cowper Powys, il peut s'enrichir, il peut tyranniser ses semblables, mais il ne pourra jamais “voir Dieu”, il ne pourra jamais vivre dans un présent qui est le fils du passé et le père de l'avenir sans une certaine connaissance du journal de bord que tient la race humaine depuis l'origine des temps et qui s'appelle la Littérature. »

La Désirade, février 2004

CETTE JUBILATION de tout à l'heure, comme je revenais d'une longue balade en forêt. Ensuite de quoi je suis resté à fumer sans penser à rien devant la fenêtre aux trois boulevards.

Auparavant, près de la chapelle sur la colline d'où le regard plonge le long des pentes boisées, jusqu'aux fragments épars de la ville et aux reflets argentés du lac, je resongeais aux années où je venais en ces lieux du quartier de notre enfance, à travers bois, soliloquant et me faisant toute sorte de terribles serments. Alors je ne jurais que par la retraite au désert de Charles de Foucauld, les impasses lyriques d'Utrillo et la chanson triste de Verlaine.

Un instant semblant se détacher du cours du temps : comme une apparition où toutes les choses qui nous entourent se révéleraient soudain telles qu'elles sont, tandis que des liens se renouent entre ce moment donné et les autres, retrouvés sous un nouveau jour.

(Grand Chemin, 23 octobre 1973)

*L'état
chantant*

Comme un murmure au fond de moi, qui serait à la fois le chant du monde. Ainsi de ce soir d'automne, tandis que je longe ce quai sous les arbres, sans penser à rien. Ou, plus exactement, disons que ma pensée, qui s'est délivrée de tout ce qui l'a absorbée la journée durant, paraît se dilater au point qu'elle ne se fixe plus sur telle ou telle chose particulière, mais se trouve comme libérée de la pesanteur, alors que tout ce que je vois alentour, par-delà les terrasses illuminées, se concentre en une seule présence. Sous l'eau tranquille, ces pierres encore visibles, dont on dirait qu'elles songent elles aussi. Ou ces deux cygnes, là-bas, dans l'ombre déjà. Ces quelques barques immobiles au loin. Enfin cet écho de je ne sais quelle voix de toujours.

*Dimitri
l'exilé*

Il paraît qu'on le voit parfois, la nuit, arpentant les quais de la gare en solitaire. Dans la lumière blafarde, il va et vient le long des voies, engoncé dans son vieil imperméable, farouche et pensif, à la fois consistant de toute sa trempe et si léger, un peu dansant même quoique cela ne se remarque de personne. D'ailleurs, il n'y a personne, avant certaine heure, à part les attardés du Buffet, les employés de service et les flics ; et ceux-ci ne le remarquent pas – mettons que son manège doive échapper à la vigilance commune.

Donc il est là, songeur. Et lorsque les voyageurs du Transbalkanique et ceux qui les accompagnent commencent à envahir les lieux, il continue d'aller et de venir, se tenant d'abord à l'écart puis se mêlant à la foule.

Et peut-être l'entend-il déjà, la voix de sa terre natale ? Ou peut-être flaire-t-il l'odeur, l'odeur âcre des compartiments bondés et des gares trouant l'obscurité jusqu'aux aubes livides, l'odeur des corps allongés dans les limbes de l'attente aux frontières et l'odeur des victuailles étalées sur le papier gras à l'apparition de l'autre

soleil là-bas, l'odeur tant de fois rêvée des jardins derrière les maisons blanches ou l'odeur des rives herbeuses du Vardar.

« Et je pouvais rester là des heures, durant les transhumances, à guetter l'arrivée des buffles. J'étais là à scruter le fleuve. Ma mère avait beau s'impatienter : je ne bronchais pas. Un peu plus haut, il y avait un méandre. C'était là qu'on les voyait apparaître, les premiers que les bouviers avaient poussés à l'eau. D'abord les grandes cornes, imaginez-vous ! Et le mufle semblant flotter, les yeux au ciel ! Puis un autre, et tous les autres, comme autant de vieux monarques, imaginez-vous ! »

C'était un de ces soirs au fond de son antre. Tandis que nous parlions, le soleil avait disparu derrière les entrepôts. Geneviève préparait du café turc dans le cagibi. Nous tirions sur nos cigarettes dans la pénombre. Et lui de rejeter la tête en arrière et de vaticiner, tout à sa nostalgie d'exilé.

Tantôt je ressens la solitude comme un bien précieux, et tantôt comme une malédiction ; mais toujours je me retrouve sous le signe des Gémeaux, sans cesse hésitant, ambivalent, entre deux chaises.

Le vrai solitaire ne craint pas de se mêler à des foules qui jamais ne le distrairont de ce qu'il recherche, tandis que l'esseulé est à la fois loin des autres et de lui-même. Quant à moi, je pourrais reprendre à mon compte la formule de Pessoa : « Je suis seul, donc nous sommes quatre. »

« Vous n'auriez pas quelque chose sur Lénine ? Ce qu'il a écrit ou n'importe quoi ? Même s'il n'y avait que des photos ? »

*Dans une
librairie*

Les femmes aux bras nus des balcons, le matin, sont dispensatrices d'énergie, de fraîcheur et de fécondité. Des draps qu'elles déploient là-haut neige une fine poussière d'astres éteints. De temps à autre, lorsque nous relevons la tête, il arrive qu'un vertige soudain nous fasse tituber. N'avons-nous pas la berlué ? Mais non : c'est bien d'elle, penchée maintenant vers nous, que nous avons rêvé la nuit passée.

Boulevard des Philosophes, à Genève. Brise d'automne, feuilles mortes et gris suprême : celui-là même qui nimbe de sa lumière assourdie la « Chronique de la rue Saint-Ours » de Georges Haldas, avec lequel j'ai rendez-vous tout à l'heure.

Première
rencontre
de
Georges
Haldas

Au téléphone, hier, cette voix un peu criarde. Même débit que sa phrase écrite, véhément et saccadé. Or, dès que je l'ai rejoint en son fief du Domingo, ce snack quelconque qu'on pourrait dire l'opposé du style café littéraire, la conversation roule à toute allure, comme si nous nous étions quittés la veille et la reprenions à l'instant, alors que nous nous rencontrons pour la première fois.

Des mains trapues aux attaches solides, les yeux un peu noyés au fond de ses gros verres de myope, mais l'air concentré, précis, pesant de tout son poids intérieur, fulminant d'impatience à ce qu'il semble : une chaudière de locomotive ; et puis, de temps à autre, ce regard par en dessous et ce « quoi ? ! » intempestif, prévenant toute distraction de l'interlocuteur.

Costume de velours à grosses côtes, chemise à carreaux, cravate et chaussettes de laine : il a quelque chose à la fois de provincial et d'exilé, de sourdement déterminé et d'un peu perdu ; et quelque chose de russe aussi, qui tient à un je ne sais quoi du clerc à la Tchekhov dans son aspect.

L'écriture, donc la vie : l'écriture sous ses deux aspects diurne et nocturne, qui transcende la durée en cristallisant dans l'instant (poésie) ou en reproduisant, au fil des courants subconscients, le cheminement secret de la mémoire dans le temps (chronique), voilà de quoi nous parlons deux ou trois heures durant.

Il se méfie a priori de ses pairs les écrivains. Un diable, selon lui, sous le paletot de chacun d'eux. Question religion : converti au catholicisme à vingt-cinq ans, il dit ne plus croire, tout en confessant une peur bleue du Grand Serpent. En outre prêt à endosser l'infamie du larron plutôt que de se retrouver du côté des pharisiens : toujours, me dit-il, je serai du côté des laissés-pour-compte, et c'est au fond son credo politique. Enfin ces deux tendances profondes en lui : le goût de philosopher, qu'il tient de son père le Grec, et la compréhension plus intuitive des choses de la vie, l'intelligence du cœur dont l'humble et silencieuse figure de sa mère fut à ses yeux le modèle.

Après l'avoir quitté, dans la rue, saisi par la netteté singulière des choses, le regard comme aiguisé, encore sous le coup de cette présence irradiante. Même phénomène d'ailleurs qu'après chaque escale chez Dimitri : cette bonne chaleur unificatrice de la société des êtres, comme l'appelle Haldas, par opposition à la société des fonctions. Ce qui me rappelle que Ramuz, jouant avec les mots, disait qu'on a besoin d'égards et non de grades. À quoi j'ajouterai pour ma part : et de regards, en pensant à ceux que j'aime.

(29 octobre 1973)

Il faut se préserver de la médiocrité sans s'y soustraire entièrement, ne pas s'en tenir qu'aux crêtes et aux abîmes, mais s'attarder aussi le long des chemins à flanc de coteau, dans les prairies où lambinent d'agréables rivières ou sur les bancs des jardins publics, à l'écoute de confessions quelconques.

Supporterais-je le silence de la nature si je ne me savais entouré, à chaque fois que je le retrouve, de mille présences infiniment subtiles me précédant et m'escortant tout au long des chemins où je vais errant comme un autre piéton de l'air ?

Ce n'est pas d'être seul qui me fait jubiler, ni le privilège de parcourir ces campagnes douces, fauves,

ombres de l'arrière-automne, ni même cette heure où le jour paraît hésiter entre le temps et l'éternité, que je reconnaîtrais entre toutes, changeante selon les saisons et cependant toujours la même, me partageant entre la tendresse mélancolique et de radieuses effusions.

Alors quoi ? Mystère. D'ailleurs je n'ai pas esquissé de mouvement plus rapide, que me voici qui vole tandis que le dernier soleil flamboie dans les vitres du motel maintenant visible à la lisière où m'a transporté mon élan. Et puis au même instant, derrière moi ou Dieu sait où, j'entends distinctement un léger bruissement, comme des voix étouffées par une théorie de cloisons invisibles ou comme un lointain cliquetis d'armures.

De ces jours où l'on tient de la larve. On s'est éveillé à contrecœur. On est là, les paupières lourdes, à respirer dans la pénombre. On a la tête vide. On oublie qui on est, ou plutôt on n'en veut rien savoir. On se sent épais. On dégage des odeurs, mais, loin de s'en trouver incommodé, on se repaît de cette pestilence d'activités organiques. On est amer de sueur. On voit son propre corps comme un obscène objet de désir. Alors son imagination se braque sur des visions. On se laisse bientôt emporter par la vague lascive. Ensuite on se voit comme sous une loupe : on se trouve moche.

*Éros
morose*

Dehors il fait gris. Gris sale. On s'est vu se lever, se diriger vers la fenêtre et la refermer d'un geste machinal. On est comme un automate. Ni un être ni un individu : tout au plus un paquet d'organes, un conglomerat de molécules, un nuage d'atomes.

Puis on essaie de se parler à soi-même, mais c'est à peine si l'on reconnaît sa propre voix. On n'a ni commencement ni fin. On est comme cassé, ou comme hanté par quelqu'un d'autre qui ne serait personne, ou plutôt qui serait n'importe qui.

Ce Jour des morts, je repensais à la dernière visite de Georges Haldas à Charles-Albert Cingria, telle qu'il me l'a racontée l'autre jour. Entre-temps, j'ai retrouvé par hasard ce poème du *Couteau dans la plaie* qui l'évoque également.

PETIT ADIEU À CHARLES-ALBERT CINGRIA

Je t'ai vu sous un masque
assez triste
et c'est cela la mort
ce noir passage
Hier encore tu faisais
sur la Suisse et la vie
des mots légers
vertigineux
parlant de la frontière
des beautés d'Annemasse
avec son air miteux
de quatorze juillet
criblé par le soupir des gares
Et la campagne aussi
te retenait longtemps
avec ses beaux raisins
son cœur lointain qui bat
sous les feux de l'automne
Toi qui aimais la vie
les gares et les locomotives
et avais l'ironie
d'un monarque enfantin
Te voilà bien sombre
allongé aujourd'hui
pour une longue nuit
avec un air énigmatique
de Cromwell fatigué

G. H.

Cela se passe donc en août 1954. Il fait, à Genève, une chaleur étouffante. Haldas est accompagné de son ami Walter Weideli. Dans la crypte de Saint-Joseph, Cingria repose les mains jointes sur la poitrine, l'air monumental, comme sculpté dans le marbre. Or, ils le regardent en silence depuis un long moment, quand le mort se met à remuer : à la stupéfaction des deux compères, il tremble de tout son long. Sont-ils victimes d'une double hallucination ? Ou bien y aurait-il du miracle dans l'air ? Weideli, un grand diable sec à l'âme de mécréant, se penche sur le cercueil pour en avoir le cœur net ; et le gisant de frémir une fois encore comme une larve d'insecte cherchant à se dégager de sa chrysalide. Alors Haldas de filer à la recherche du sacristain, qui s'en vient bientôt rassurer les deux effarés, jurant ses grands dieux que le mort l'est bel et bien, mais qu'il subit pour l'instant des pertes d'eau. À cet effet, une cuvette repose d'ailleurs sous le catafalque.

C'est à Cingria que je suis redevable d'avoir un jour accédé à mes propres musiques ; et maintenant encore je n'ai qu'à lire telle ou telle de ses phrases pour réintégrer aussitôt mon *état chantant* :

« Je me réjouis, demain, parce que c'est dimanche. »

Cingria
psalmiste Il y a là bien plus que de la fantaisie ou que de ce plaisant farfrelu qu'on salue d'un air amusé : toute une formidable énergie poétique qui fuse des tréfonds.

Avec Charles-Albert on se sent au matin de la Création : partout on est chez soi et comme délivré du temps, au présent absolu. C'est une joie, ou plutôt c'est une jubilation, comme une joie mise à bouillir, et c'est un chant qui répand en nous sa jouvence.

S'il ne parle à peu près jamais du mal courant dans le monde ni ne se plaint non plus de ses pauvres maux, ce n'est pas qu'il s'aveugle ou que les tribulations lui soient épargnées, mais c'est que la célébration le requiert avant tout, et le lui reprocher serait aussi vain que de faire grief à Job de n'être pas le psalmiste.

Or il me suffit de regarder une phrase de Cingria pour me sentir mieux. Il en va comme d'une idée d'apéritif ou de bain turc – rien que de voir ces mots écrits me fait du bien :

« Et ensuite ? Ensuite il se passe que le terrain se refait plat, et l'on remonte sur son engin. Il n'y a plus dès lors d'obstacle à faire une moyenne, fort agréable vitesse. On dépasse une gendarmerie, on dépasse un élevage de chiens, quelques cloches à melon qui luisent noblement dans le soleil de cinq heures. Et puis il y a une descente, jusqu'à un torrent et un pont. Je crois que c'est une frontière de rossignols, cet endroit, car on ne peut s'empêcher de prendre pied pour rendre hommage à un concert d'oiseaux si impressionnant. »

Dans le sous-bois, on suit les allées comme des couloirs tapissés de feuillage de très grands, très mystérieux appartements.

Nous étions invités. Des gens très bien. Conversation bon genre : le dernier Bergman, l'importance de ne pas sacrifier l'Être à l'Avoir, la crise du pétrole et le tantrisme. Lui capable de parler de tout avec pertinence. Elle se réalisant à divers niveaux. Délectable repas. Vins choisis. Propos philosophiques dans la brume des alcools fins, mais juste ce qu'il faut. Vraiment, pas une fausse note.

*Une
soirée
assom-
mante*

C'est un écorché vif que le protagoniste de *Laura* d'Étienne Barilier, un nihiliste par impatience, un

égocentrique fatigué de lui-même, et cependant un garçon plus délicat qu'il n'y paraît d'abord, brusque à proportion d'une déconvenue qu'il vomit avec des spasmes – et quel acharnement montre-t-il alors à proclamer le néant dont nous serions tissés et à quoi tout se résume à l'en croire.

« De l'existence ! s'exclame-t-il ainsi, qu'on me donne de l'existence, que je puisse au moins la combattre ! »

Or c'est cela même : il lui manque d'avoir un peu plus existé, ou simplement vécu, comme on dit. Et d'entrevoir cependant cet autre monde qu'il s'acharne à nier : Laura qui entre dans leur chambre, à Venise, « avec tous les gestes de la vie » ; et ses larmes à lui, qu'il s'efforce de refouler ; enfin le « secret de la vie » dont il est le premier à savoir, Laura lui échappant finalement, qu'il n'a pas épuisé le mystère.

Le conditionnel de notre enfance, c'était la clef des mondes. On serait sur une île. Toi, tu ferais les Indigènes et moi je serais Surcouf. J'arriverais de la mer, je débarquerais de ma caravelle et, sabre au clair, je te décimerais : « En garde, moricaud ! »

Me confiant le manuscrit de la *Confession* d'Albert Caraco, Dimitri me raconte dans quelles circonstances le philosophe s'est suicidé, aussitôt après la mort de son père.

*Albert
Caraco,
génie
méconnu*

« J'attends la mort avec impatience, écrivait-il, et j'en arrive à souhaiter le décès de mon père, n'osant me détruire avant qu'il ne s'en aille. Son corps ne sera pas encore froid que je ne serai plus au monde. »

Caraco n'était pas de ceux qui se paient de mots. Plein de ressentiment et de mépris envers le monde et les hommes de ce temps, proche à la fois du courtisan pour ses goûts de société, et du nihiliste désespéré par

ses idées apocalyptiques, le dernier acte de cet apôtre des civilités fut, comme en ont témoigné les traces de sang retrouvées sur les tapis et les parois de l'appartement parisien où il vivait avec son père, de se traîner, les poignets entaillés, ses esprits succombant aux barbituriques et le gaz ouvert, jusqu'aux plombs qu'il parvint à débrancher in extremis, crainte que l'étincelle du timbre de l'entrée ne fasse tout sauter. Lui qui se faisait une fête des plus sombres prédictions...

Pauvre Caraco! Quelles pouvaient bien être ses pensées au moment de ces préparatifs? Était-il serein derrière son masque de Chinois, ou bien a-t-il versé des larmes comme j'imagine qu'a dû le faire le petit garçon qu'il fut, dont la mère abusive scotchait les mains chaque soir afin de le dissuader de se toucher?

Le galant homme eût fort bien pu se retirer dans l'indifférence de ses palais et cultiver son jardin de grand humaniste, au lieu de quoi ce prophète du malheur n'a eu de cesse de clamer ses vérités dans le désert, sans parvenir jamais à capter l'attention, plus que maudit: ignoré. Autant que Nietzsche, il nous provoque et nous bouscule dans le chaos de ses proférations tantôt éclairantes et tantôt intempestives, mais voudrions-nous le suivre dans ses conclusions sans lui donner entièrement raison que nous le trahirions du même coup – d'où le malaise qu'on éprouve le plus souvent à le fréquenter, et la difficulté de son bon usage.

Des mots, des images, des inscriptions qui bruisseraient dans l'air de la page comme les feuilles vibrantes d'un grand arbre à la fenêtre du soir. Tantôt un murmure, un chant, une mélodie, et tantôt une pensée qui s'envole soudain – mais d'où vient le souffle qui l'emporte Dieu sait où?

C'est à leur capacité de pardon que je reconnais ceux que j'aime : toute rancœur dissipée dès lors que nous reconnaissons le partage de nos fautes, et basta, ne nous quittons jamais que réconciliés.

Des veillées chez Dimitri, je reviens à chaque fois plein d'ardeur et de confiance. Nulle part je n'ai trouvé cette chaleur ni la tranquille complicité qu'il y a entre nous.

*La
maison
sous les
arbres*

Dès le début de la soirée, cette fois, nous écoutons des airs des Balkans : musiques tantôt allègres et tantôt lancinantes, évoquant tour à tour les hauts faits de la chronique légendaire, la mémoire du sang et des larmes, mais aussi les fêtes et les libations, les romances sentimentales, les melons en rangs parfumés ou les bandes de garçons faisant de l'œil aux belles.

Et puis, le rythme devenant irrésistible, Dimitri commence à danser sur place, et le voici qui reprend le récit de ses souvenirs : « Et là ce sont les ours qui arrivent, mes amis, vous les entendez ? Ce rythme, ce sont les ours que conduisent les Gitans. On les entend de très loin. Ils marchent comme ça depuis longtemps. Et c'est d'abord comme un mirage : ils semblent immobiles sous le soleil, mais ils n'ont pas cessé d'avancer. Ils sont hauts comme ça, imaginez-vous ! Et se balancent, se dandinent, musiciens et tambours marquent le rythme, et lentement ils s'approchent, comme si la procession nous arrivait du fond des âges... »

» Alors, je me souviens, j'entendais les Tsiganes du balcon de mes parents. C'était l'été. Je restais à veiller bien après la tombée de la nuit. Les odeurs montaient des jardins dans le vent tiède. Et là-bas, dans le cercle des terrasses illuminées, les Tsiganes tournaient avec leurs violons. De temps à autre l'un d'eux s'approchait de la table d'un Monsieur. Peut-être la femme qui se tenait à côté du Monsieur lui avait-elle souri d'un œil ? En tout cas le Tsigane y allait de son numéro de charme,

jusqu'à ce que le Monsieur lui colle un billet de banque au front, selon la coutume. Et le front du Tsigane se couvrait ainsi de feuilles vibrantes après qu'il avait fait le tour des tables, et le Tsigane continuait de jouer et de tournoyer sans en laisser tomber aucune. Et tard dans la nuit, la mélodie se prolongeait tout en berçant mon sommeil d'enfant. »

La neige est là depuis quelques jours. Il fait ce matin un profond silence. On se croirait dans une image de conte. Ma chatte Baladine paraît elle aussi pénétrée de la sérénité de l'instant. Son pelage de faïence. Ses yeux d'azur. Les voix de cristal candide des enfants du Requiem de Fauré. De ces dimanches où l'on n'est plus qu'un visage intérieur.

(2 décembre)

À chaque fois me saisit la magie de ces lieux, telle que Cingria la magnifie dans ses *Musiques de Fribourg*. Je ne sais trop à quoi cela tient. Cela doit être dans l'air. Il y a là toute une civilisation, mais pas seulement. Parce qu'on y ressent à la fois quelque chose de frais et même de sauvage qui émane des parties populaires de la basse ville, et qui tient également à la proximité de la rivière et de ses gorges et des falaises sommées, à la tibétaine, du front d'étroites maisons de la ville haute et des forêts alentour et des vallons au fond desquels des moines indochinois pépient drôlement autour d'un feu de bois où grille un poisson bleu. De fait la nature exhale ici le Moyen Âge autant que la ville construite, et de même y a-t-il chez les gens ce mélange de raffinement et de vigueur brute que je n'ai jamais trouvé nulle part ailleurs en nos régions, sauf peut-être dans la *noble contrée* de Sierre.

*Poésie de
Fribourg*

La première fois que j'y ai mis les pieds, c'était pour y retrouver mon compère le poète Frédéric, avec sa longue écharpe blanche et son charme florentin, son

érudition en matière de serrures et de thé, sa manie de sucer chaque mot comme un caramel et sa capacité de s'émerveiller de tout et de rien. Après une première station à la librairie Dousse, nous avons passé la soirée aux abords de l'auberge de l'Ange, dans un appartement sous les toits où logeait la très belle Galia aux blancheurs de cygne et aux yeux immenses à reflets de piano. Il y avait là tout un petit cénacle baignant dans un climat de bohème frottée de passion littéraire et qui me paraissait s'accorder au ton même de Fribourg, où le catholicisme encourage ces intrigues érotiques qu'on me détaillait à n'en plus finir. Avec quelle suave délectation se plaisait-on à évoquer, ainsi, les tribulations du jeune abbé qui languissait après les faveurs de Galia, fort occupée déjà par ses poètes et par l'enfant que lui avait fait un inconnu surgi nuitamment chez elle et disparu le lendemain ; et quel piquant trouvait-on, aussi, à relancer le thème des amours légendaires de Monseigneur l'Évêque.

Retrouvant donc Frédéric le poète, dont le visage m'a paru s'être curieusement allongé par la bouche, depuis la dernière fois, tenant à la fois du chat languide et du poisson tout en babines, je me suis aussitôt replongé dans cette atmosphère romanesque et libertine à la fois, tandis qu'il m'exposait tour à tour les figures de la corrida, la supériorité de Mao Tsé-toung en matière de culture théière et les ruses auxquelles il a recours pour rejoindre la Lolita de haute bourgeoisie genevoise qu'il s'affaire depuis quelque temps à déniaiser sans lui gâter son pucelage, qu'il appelle son petit chou.

Enfin, y resongeant dans le train du retour, je me disais que jamais je ne serais tout à fait à l'aise dans ce monde de la séduction et du couchage mondain, des raffinements compliqués et de tout ce théâtre de la vie sociale. Je reste au fond ce solitaire empoté qui n'est bien que sur son banc à lire son livre des livres du moment ; et pour l'amour, incapable absolument de

prévoir ou d'arranger, de calculer rien, de jouer jamais, ne sachant qu'aimer et encore.

À jamais lié au don de joie : le don des larmes.

L'une des intuitions les plus pénétrantes d'Étienne Barilier, dans *Laura*, tient à ce qu'il dit de l'Ève et de l'Adam futurs, lesquels culmineront en beauté glacée, conformes au canon des magazines, ni l'un ni l'autre n'ayant plus de face personnelle ni quelque marque individuelle que ce soit, et chacun découvrant alors la nudité de l'autre sans en être plus troublé le moins du monde.

Après qu'on a refermé le dictionnaire, les mots continuent de chuchoter. César fait la cour à césarienne, la diva feint d'ignorer la divette qui s'en soucie comme de colin-tampon, se sachant plus proche que l'autre de dividende et de divinité ; et là-bas, dans les allées d'hiver, snow-boot snobe socque : « mes snow-boots que j'avais pris par précaution contre la neige ». (*Marcel Proust.*)

À l'ordinaire il est au rendez-vous bien avant qu'on n'arrive, si bien qu'il a toujours l'air d'être là, parmi les choses, non comme un figurant mais comme l'acteur chargé de marquer la présence par excellence, en nous suggérant à la fois que le film a commencé depuis longtemps, qu'on n'attendait plus que nous mais sans la moindre impatience, que tout est bien, que rien ne peut nous arriver de mieux que de nous retrouver pour parler de la vie, de la mort, du salut des âmes ou du dernier film de tel et tel, des livres qu'on a lus depuis la dernière fois et *tout ça*.

*Mon ami
Gérard J.*

Il y a dans son aspect de dandy un mélange d'enfantin et de vénérable, de luxe et de débraillé, de raffinement et de simplicité, qui l'apparente aux abbés de cour de l'Ancien Régime ou aux personnages des romans anglais du début du siècle. On le verrait très bien frayer avec Joubert ou tenir lieu de secrétaire au cardinal Newman; c'est le cousin d'Alice en Île-de-France, l'ami de collègue de Ronald Firbank, un gentilhomme dont l'élégance intérieure est unique et pour qui les costumes ultrachics paraissent taillés aux ciseaux d'argent. À ses côtés je me suis toujours senti le mal dégrossi, sans que jamais lui-même ne me le fasse sentir, car je ne connais personne de moins guindé, de moins snob que le Marquis. Bien entendu, les épais le prennent pour un inverti, qui ne peuvent concevoir que de si fines attaches et de si longs doigts aux si longs ongles soient d'un quidam normal.

Le vrai, c'est qu'il n'a jamais aimé que les femmes et les livres, l'alcool et l'amitié, la douce France et son exil helvète. Dans la foulée il n'importe guère, quand on s'interroge sur sa vie terre à terre, de savoir qui fait le lit et qui signe à la banque, qui apprête la pitance de tous les jours et qui repasse les chemises de Brummel. Ce n'est pas qu'il soit au-dessus de ça: c'est qu'il est ailleurs, et plus précisément à cette table de café, là-bas, où l'on se réjouit de le rejoindre pour disputer une fois de plus, en buvant à qui mieux mieux, du sexe des anges et d'autres questions essentielles.

Il y a de la communion profane dans la boulangerie des matinées dominicales: ici se rencontrent la vertu revenant de l'office et le vice aux yeux cernés, la bourgeoise engoncée ne sait trop comme éviter la catin de quartier, le notable ne regimbe pas moins d'avoir à patienter derrière l'immigré, mais le nimbe d'une sorte de grâce les enveloppe, tous tant qu'ils sont, dès lors que, surgi de la touffeur sucrée du laboratoire, se pointe

l'apprenti de l'Oberland à la carrure de forestier et aux roses joues de vierge qui s'en vient *fournir*, comme on dit – et voici que tous ils le reçoivent en partage, le pain de vie.

À peu près enseveli dans le plus décati des fauteuils de L'Âge d'Homme, tout menu et tout frêle, tiré à quatre épingles dans son habit de Maître vieille France à rosette de légionnaire d'honneur, la peau d'ivoire diaphane d'un bonze que plus rien ne retiendrait à la terre que la chaîne de son oignon suisse, Pierre Jean Jouve ne nous a pas moins imposé, dès son apparition, sa formidable présence.

*Jouve à
L'Âge
d'Homme*

À peine sorti de la longue voiture noire qui l'amène du Beau-Rivage dans le quartier des entrepôts, il nous lance, d'un ton lugubre et cocasse à la fois, trois mots résumant à ses yeux la situation générale et particulière :

— Maladie! Canicule! Catastrophe!

Blanche, son épouse, ayant fait, quelque temps auparavant, une mauvaise chute dans un escalier de marbre dur, se voit contrainte de rester allongée. Or Blanche, nul n'est censé l'ignorer, est la fragilité même en dépit de son énorme cerveau de vestale du culte psychanalytique :

— Vous voyez cela, jeunes gens : notre carcasse n'est plus qu'un misérable froissement de papier d'Arménie au travers duquel on voit le jour ! Nous n'avons pas fait assez d'exercices athlétiques à l'âge où la bête le demandait, aussi celle-ci nous envoie-t-elle à présent le coup de pied de l'âne ! Bien fait pour nous ! Et songez-y, vous qui fumez comme des cheminées et mâchez le papier !

Évoquant sa traduction de la *Lulu* de Wedekind que Dimitri a publiée, Jouve affirme que sa vie intérieure n'est que musique, puis il nous conte l'anecdote ahurissante de la veuve d'Alban Berg qui harcèle les interprètes contemporains des ouvrages du compositeur

défunt sous prétexte qu'elle demeure en relation spirite avec lui. Ainsi Pierre Boulez, que Jouve connaît bien, a-t-il dû prendre acte des messages occultes de l'esprit de Berg pendant toute la durée des répétitions de son *Wozzeck*.

Avant qu'il ne nous quitte, non sans avoir gémi sur le chèque non encore reçu de Bianca, la richissime Américaine qui l'entretient, ce n'est pas sans trembler que je présente au grand écrivain mes exemplaires, couverts de papier de soie, de ses romans dont j'aime tant, comme je le lui exprime en balbutiant, la langue de cristal et les fulgurances de la substance passionnelle. Alors Jouve d'empoigner *Paulina* et de me prendre à témoin : « N'est-ce pas que nous l'aimons ! », tout en faisant grincer la plume que je lui ai prêtée, puis d'attaquer *Le Monde désert*, celui que je préfère entre tous (« Vous savez que j'ai connu Jacques de Todi lorsque je venais en Suisse ! Pauvre garçon ! Misère de sort ! »), en ponctuant son travail de calligraphe nippon d'invectives furibondes : « Non, mon vieux, mais quel balai m'avez-vous mis entre les pattes ! », et enfin, après que je lui ai montré comment incliner ma Parker à bec taillé pour l'anglaise, de me dédicacer encore *Catherine Crachat* et *La Scène capitale* avec l'air ravi d'un enfant qui aurait compris de quelle façon se servir d'un nouveau jouet.

Chassés par le premier coup de vent de l'hiver, les enfants ont déserté l'île de sable au milieu des pelouses dont on entrevoit le cercle magique entre les colonnes du temple d'arbres, et plus on s'approche, et plus s'exacerbe le sentiment que c'est de force qu'ils ont été arrachés à leurs jeux, sinon comment expliquer cet air d'après le désastre que montre la dune sinistrée, de laquelle affleure un pied de poupée aux ongles peints, et là-bas, parmi les feuilles mortes, cet outil de plastique rose que le petit terrassier aura sans doute abandonné à l'instant de fuir le cataclysme ?

On dit qu'il n'y a pas de miracle. C'est signe qu'on y est fermé ou qu'on n'en veut pas. Tandis que pour qui y aspire il n'y a, du matin au soir, que miracle.

Ce matin-là, les journaux titraient REFROIDISSEMENT DES RELATIONS, LES COMBATS S'INTENSIFIENT, ARRESTATIONS, EXPLOSIONS, LES SYNDICATS MÉCONTENTES, PAS DE PROGRÈS.

Ils passaient de main en main.

Les gens exhalaienent le parfum de la première heure.

Tous les samedis soir ou presque nous nous retrouvons dans la maison sous les arbres de Venues avec Dimitri, Geneviève et Gérard. Hier, au fil d'une de ses vaticinations inspirées, Dimitri a parlé successivement de l'Égypte ancienne, puis de l'effroi que doit éprouver un animal domestique en découvrant pour la première fois la nudité d'un visage humain, puis de la monstruosité médiumnique de Tolstoï, capable de s'identifier à une fougère autant qu'à un cheval ou à un général d'empire, puis de la perte de l'odeur dans la société contemporaine, puis du penchant totalitaire de Kafka, et enfin de l'attitude de Tchekhov par rapport aux révolutionnaires.

*Humanité
de
Tchekhov*

« Il y a chez lui cette espèce de discrétion ou de politesse grave devant la souffrance, disait à peu près Dimitri, qui résume toute une règle de vie. C'est le médecin devant la maladie. Tous les mouvements politiques ou littéraires de l'époque ont tenté de l'attirer à eux, en vain. Pas de parti à prendre pour le médecin, quand il ne s'agit que d'apaiser, sans gloire. »

« Mais est-ce qu'il avait la foi ? », demande alors Gérard. Et moi de me récrier que non : qu'il ne laisse aucune équivoque à ce propos, qu'après la mort il n'y a selon Anton Pavlovitch que la fosse.

Pourtant, Dimitri n'est pas aussi catégorique :
« Comment savoir ? Il y a ce qu'on dit et ce qu'on fait, ce
qu'on pense – enfin ce qu'on croit penser, et ce qui nous
traverse comme une lumière. Dites-moi, comment savoir
ce que signifie vraiment son immense compassion ? »

Un livre qu'on a l'impression de lire les paupières
baissées et le regard tourné vers l'intérieur, lequel s'ou-
vrirait à l'Univers de la prime conscience : tel est le
génial *Kotik Letaiev* d'André Biély.

Kotik
Letaiev
d'André
Biély

L'enfance de Kotik, à savoir l'auteur lui-même qui
plonge son regard de voyant dans les turbulences de sa
mémoire d'avant la troisième année, c'est d'abord le
monde indifférencié que doivent percevoir les animal-
cules de la soupe originelle et toute la suite des créa-
tures non conscientes de leur sort, jusqu'aux iguanes
accrochés à leurs promontoires, aux îles Galapagos,
ruisselants d'eau de mer et faisant rouler les globes de
leurs yeux comme de vieilles planètes.

En deçà de toute identité, l'on se trouve soudain
précipité dans l'espace et le temps, écorché vif, livré au
souffle d'un verbe semblant d'avant la parole, avant
toute limite établie, dans la polyphonie chaotique d'

AU COMMENCEMENT.

Dans l'innocence d'un jour éternel, assis sur la
pelouse d'une placide maison familiale, l'enfant bar-
bouillé de terre déchire minutieusement les élytres d'un
scarabée tandis qu'au-dessus de lui, tombée de ce ciel où
ils lui ont dit que Lebondieu demeurait, tonne puis-
samment une voix, qui n'est peut-être que celle d'un
fulminant orage d'été.

Or le craquement sinistre de celui-ci me rappellera
toujours, à moi l'enfant des climats alpins de l'ère his-
torique, cette scène du premier massacre et le choc ter-
rible des titans antédiluviens se dressant les uns contre
les autres aux créneaux des monts de Savoie ou de
l'Oberland maternel.

Ptérodactyles, Iguanodons, Tyrannosaures.

Dans la pénombre du bureau de mon grand-père, je coloriais leurs images aux crayons Prismalo.

Ou bien, autre réminiscence confuse : cet après-midi de fœhn à l'air de plomb liquide, où l'enfant avait cru qu'ils avaient résolu de le laisser périr de soif, seul dans son nid de Varicelles. Comme elles grouillaient alors au-dessus de l'oreiller rose sentant les larmes et la verveine, ces Varicelles aux trompes de sangsues et aux ailes de papier de soie, qui tournoyaient à chaque poussée de fièvre. Et comme il les avait maudits, alors, sans pouvoir dire quoi que ce fût, elle la mère aux mains gercées (une voix un peu plus haute et plus impatiente) et lui le père exhalant la matin l'eau de Cologne et le soir la fumée de ses Parisiennes. Et le tonnerre secoue la maison. Et l'enfant crie sans mot dire : « Au secours ! » Et la mère : « Je n'en peux plus ! » Et le visiteur à l'odeur inconnue et aux mains pommadées :

— C'est la croissance, Madame.

Au commencement était le chaos-sans-images-et-sans-heures.

« En ce temps-là il n'y avait pas de moi –

– il y avait un corps chétif ; et la conscience, en l'étreignant, se vivait elle-même dans un monde impénétrable et incommensurable. En moi se formaient des bouillonnements d'écume ; la chaleur m'écumait ; j'étais torturé, chauffé au rouge ; le corps ébouillanté bouillonnait de conscience (os dans acide grésillent, pétillent et bouillonnent). Enfin écuma la première image et ma vie se mit à bouillonner d'images, écuma d'écume montant à moi. »

Ces images, ce sont les mythes, fleurs étranges remontant des grands fonds de l'inconscient de l'Espèce, les archétypes efflorescents de la pensée anthropomorphe, elle-même née de la pensée cosmique.

Ou c'est la basse continue d'un long jour de Scarlatine.

Une puissance amère et brûlante s'est emparée de l'enfant, lequel non seulement cuit dans le feu comme un pain de charbon, mais sait à présent que cette chose qui commence à se craqueler dans les flammes, c'est lui-même.

JE SUIS MOI !

Et j'arrache mes draps, mais les Frissons, dont il est notoire que ce sont les sbires de la sorcière Scarlatine, continuent de me glacer de leur souffle brûlant.

De temps à autre cependant, et quel apaisement ce sera par les années, les draps reviennent à l'enfant tout frais et parfumés, et la lumière vaporeuse filtrant de la fenêtre ouverte à travers les rideaux tirés paraît chargée d'une vapeur de tisane et des premiers souffles printaniers.

Puis ce sont les premières représentations.

Là, les chambres de DEDANS où cohabitent enfants et mamans, dans un rempart odoriférant d'encaustique et de Baume du Tigre.

Là-bas, l'univers plus mystérieux de DEHORS que rejoignent chaque matin les papas – l'univers des sensations, des images, des émotions et des mots en tas.

Et ce tas est le monde. « Qu'est-ce que cela ? » demande la mère en désignant une poule derrière les grillages du fond du jardin. Et l'enfant de répondre : « Une poule », et de préciser sous cape : « La poule ? Eh bien, c'est quelque chose de crêtelé-plumeté, ça caquète, ça crètele, ça picore, ça s'ébouriffe ; ça ne change pas au gré de mes états d'âme ; la poule, c'est imperméable à tout ; et qui plus est, c'est parfaitement distinct ; incompréhensible ; et pourtant combien précise, époustouflante, cette poule qui vaque à son existence picorante, ébouriffée. D'un côté, mon moi, et de l'autre, une mouche. La mouche me tourmente. »

Jules Renard dans son *Journal*, en 1894 : « Trente ans ! Et, maintenant, je suis sûr de ne pas échapper à la mort. »

Et seize ans plus tard, seize jours avant la fin, cette dernière inscription : « Je veux me lever, cette nuit. Lourdeur. Une jambe pend dehors. Puis un filet coule le long de ma jambe. Il faut qu'il arrive au talon pour que je me décide. Ça séchera dans les draps, comme quand j'étais Poil de Carotte. »

Mon compère Richard Aeschlimann, que je retrouve au bord du ciel de Chexbres, me dit qu'il ne peut caresser une femme sans oublier le squelette qu'il y a là-dessous, les os et les organes, les viscères et compagnie.

Mais à quoi cela tient-il ? D'où lui vient cette obsession de l'écorché qui se retrouve dans ses dessins ? Pourquoi cette angoisse qui le taraude alors que tout, autour de lui, paraît exhiler l'équilibre et l'harmonie ?

*Un
regard
géologue*

À ses fenêtres apparaît la plus sereine image de contemplation qui soit, avec le Cézanne des vignes étagées dont l'or et la pourpre flamboient doucement sous le ciel de soie de ces jours d'arrière-automne. Mais lui de gratter, de griffer, de blesser la feuille vierge, de mutiler les corps de ses étranges figures de cauchemar, de les déformer et de les affliger de greffons saugrenus, de se purger ou de se venger de quoi ?

Il y a chez lui comme un regard scandalisé d'enfant déçu qui fouille les replis de peluche de son animal fétiche, en quête de quel secret mécanisme. Tout semble chez lui soumis à la défiance. À l'opposé de ce que je ressens, il se conçoit au monde comme un intrus, comme jeté en milieu hostile où tout serait piège et menace.

En l'écoutant parler, bégayant de sa drôle de façon, je repensais aux planches anatomiques de nos leçons de sciences naturelles, au collège, qui m'évoquaient les portulans de lointains pays à explorer, dont les couleurs pastel annonçaient la suavité des climats. J'aimais, plus que tout, en reproduire dans mon cahier les schémas polychromes. Autant le ciel d'été du jardin paternel me

paraissait accueillant, autant les espaces du dedans du corps s'accordaient à la même rêverie où chantaient le jaune orangé des tissus, le carmin plus vif des muscles et les verts fluides du système nerveux.

— Et pourquoi le cœur y bat, M'sieur ?

— Ah ça, les enfants, c'est le mystère de la vie, nous répondait le maître en longue blouse blanche, de son traînant accent jurassien.

« Le poète, écrit Chestov, nous réconcilie avec la vie en nous dévoilant le sens de tout ce qui nous paraît absurde, contingent, répugnant. » Ainsi en va-t-il de Robert Walser.

La maison de mon enfance avait une bouche, des yeux, un chapeau. En hiver, quand elle se les gelait, elle en fumait une.

Noël en famille, ce sera toujours pour moi le retour à la maison chrétienne de mes parents. Au cœur de la nuit, c'est le foyer dont la douce chaleur rayonne dès qu'on a passé la porte. Puis c'est l'odeur du sapin qui nous évoque tant d'autres veillées, et nous nous retrouvons là comme hors du temps. Chacun se sent tout bienveillant. Nous chantons les hymnes de la promesse immémoriale. Nous nous disons sous cape: c'est entendu, nous serons meilleurs, enfin nous ferons notre possible. Nos pensées s'élèvent plus sereines et comme parfumées ; et nous aimerions nous dire quelque chose, mais nous nous taisons.

(25 décembre)

C'étaient de vieilles cartes postales dans un grenier. Des mains inconnues les avaient écrites. L'une d'entre elles disait : « Je ne vous oublie pas. »

Premier de l'an tout gris. D'après la radio de ce matin, les gens se seraient rués sur le boire et le manger pour se livrer à des ripailles en lesquelles il faudrait voir le tribut prélevé par anticipation sur les temps difficiles qu'on nous annonce chaque jour. Même son de cloche dans nos journaux, où tel prêcheur se demande gravement, en outre, si les nantis que nous sommes, confrontés à une crise dont on ne peut encore estimer l'ampleur, ne vont pas redécouvrir les « vraies valeurs » occultées par l'abondance ?

Ce qu'attendant, on s'empiffre à qui mieux mieux, conformément à la doctrine du tout-ça-de-pris.

(1^{er} janvier 1974)

Robert Walser, rencontrant Lénine à Zurich, lui aurait demandé: « Est-ce que vous aussi, Herr Doktor Oulianov, vous aimez autant que moi le pain de poire glaronais ? »

On ne sait si le sourire de la très belle femme, à la douane, est celui d'une feinte innocence ou s'il découle de l'affolement des douaniers à son apparition ? Toujours est-il que nul d'entre eux n'ose lui demander ce qu'elle a à déclarer d'autre qu'elle-même.

C'est en me voyant au petit écran de la TV romande, fagoté dans ce nouveau costume en velours côtelé jaune acheté pour l'occasion, à parler gravement du rapport de Marcuse avec « les masses », que j'ai compris que je jouais un rôle qui ne m'allait pas.

Je m'étais bien préparé. J'avais lu *L'Homme unidimensionnel* dont le titre disait en somme tout. J'avais consciencieusement répété que l'individu, dans le système capitaliste, est réduit à une dimension, tandis que ses multiples potentialités à tous les niveaux se réaliseront dans la société à venir; et j'avais également laissé entendre que les étudiants ne pouvaient que se sentir à

*Souvenir
de 1968*

l'aise avec un auteur qui intitulait un de ses livres *Éros et civilisation*. Lorsque le camarade journaliste, un type bien qui faisait de l'« entrisme » à la TV, m'a demandé si tout de même Marcuse n'était pas un peu *élitaire*, j'ai reconnu que, pour les prolétaires, le message de Marcuse serait plus difficile à faire passer. Or ce que je n'avais pas prévu, c'est qu'en dépit de mon air *concerné* je ferais si terriblement petit crevé à l'étrange lucarne.

8 heures. À l'instant j'apprends la nouvelle de l'arrestation d'Alexandre Soljenitsyne, qui me fait un coup. Donc ILS ont osé. Je n'arrive pas à y croire : ILS ont osé.

(12 février)

(Midi) Procédure expéditive : il paraît que Soljenitsyne serait déjà à Bonn. Sale coup des maîtres du Kremlin, qui chassent le meilleur des Russes comme un malpropre pour le larguer sur une autre planète, loin de sa terre et des siens. Du moins est-il sain et sauf, et désormais libre de ses mouvements. Mais va-t-on permettre à sa femme et à ses enfants de le rejoindre, et ses archives lui seront-elles rendues ?

(Soir) De fait, Soljenitsyne a été déchu de sa citoyenneté soviétique. Il a été accueilli aujourd'hui même en Allemagne par l'écrivain Heinrich Böll, et sa famille, Dieu merci, pourra le rejoindre.

Sa première apparition, à laquelle nous avons assisté ce soir à la télévision, chez Dimitri, nous a beaucoup impressionnés. Il tient à la fois du patriarche et du chef militaire. Une autorité rayonnante se dégage de sa personne et son visage de bois sculpté, aux yeux lumineux et à l'extraordinaire sourire, m'évoque une icône. Jamais je n'ai eu l'impression de voir un être à ce point habité et porté par une telle énergie, qui ne peut être que de la plus haute spiritualité.

« Vous verrez qu'il va diviser !, m'a lancé Dimitri, vous verrez qu'il ne va pas tarder à se faire des ennemis ! » Et le fait

est qu'un homme aussi clairement déterminé ne peut que déplaire dans le monde d'omnitolérance qui est le nôtre.

(13 février)

En lisant *L'Homme à tout faire* de Robert Walser, je retrouve nombre d'impressions qui sont comme le dépôt de toute une Suisse en moi. De nos familles, Walser est *l'original*. C'est une Suisse chassée depuis longtemps de la ferme il me semble, une Suisse chassée ensuite des jardins bien peignés, une Suisse chassée des bureaux compassés et des salons de thé – la Suisse de tant de nos pères.

Robert Walser est à mes yeux le Suisse typique. Le Suisse typique est un ancien paysan que la pauvreté a contraint de quitter la ferme familiale. Jadis il partait sur les routes d'Europe comme Thomas Platter ou le pauvre homme du Toggenbourg, plus récemment il émigrerait en Californie, mais toujours il gardera la nostalgie de son jardin. Celle-ci est omniprésente dans la prose de Walser, qui me rappelle à tout moment mon propre jardin en enfance. Or il ne s'agit pas d'une idylle pastorale. L'araignée noire de Gottfried Keller tisse sa toile dans notre jardin mythique, et l'esprit malin de Ramuz y sème également le trouble. Mes deux grands-pères, qui se sont connus en Égypte où ils travaillaient dans l'hôtellerie – tous deux de ces petits hommes à la Walser –, ne sont sûrement pas revenus au pays de gaîté de cœur. L'emprunt russe et la guerre ont eu raison de leurs premières espérances, puis ils se sont repliés sur leurs jardins respectifs. Grossvater était le zéro walsérien par excellence à la fin de sa vie, avec sa bicyclette noire et sa petite valise remplie de coupons de tissu, mais il abandonnait le jardinage à sa femme et à ses filles, tandis que mon grand-père paternel ne vivait plus, une fois sa retraite prise, que pour le bout de jardin qu'il louait aux confins de la ville, dans une zone de petites terrasses donnant sur le lac et les Alpes de

*La Suisse
de Walser*

Savoie. Je l'y accompagnais souvent lorsque j'étais petit, il me montrait des choses et m'apprenait des noms, et tous les souvenirs que j'en garde me reviennent lorsque je me balade avec un livre de Robert Walser en poche.

Premières journées de printemps. Le Prix Nobel Untel parle des Vraies Valeurs à la radio, mais je ne l'écoute pas, tout occupé à dépoussiérer et à classer les livres tapissant les parois de ma carrée, me disant une fois de plus que ce sont eux qui m'ont le plus aidé, avec deux ou trois amis et la musique qu'il y a en moi, à me retrouver quand j'étais perdu et à me faire supporter, question sentiment, fiasco sur fiasco.

(15 mars)

« Le grand éteignoir s'abaisse sur moi, la rouille s'incruste dans mes ressorts, je m'assoupis et m'alanguis, et ne me reconnais pas moi-même. »

Chère vieille noix creuse d'Amiel : il entrait alors dans sa trentième année, je n'en suis pas encore tout à fait là, mais à retaper le manuscrit de son Journal intime pour l'établissement de l'édition intégrale, j'ai parfois l'impression de me regarder dans un miroir. Mon grand éteignoir, à moi, c'est le ciel plombé de l'hiver dernier, ma solitude et l'ennui que m'inspire la morne, la fade vie provinciale.

« Tu t'annules à plaisir, car tu ne parles, n'agis, ni n'écris. Si tu continues, tu es un homme mort. Comment dompter ce dégoût, cette inertie, cette langueur qui menacent de devenir chroniques ? »

Jusqu'au remède imaginé qui nous fait nous rencontrer par-delà le siècle écoulé : « Un voyage à Paris, pour te fouetter le sang et te réveiller. »

(5 avril)